

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1872.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI, 23 SEPTEMBRE 1909

83me Année

Souvenirs du Siège de Paris en 1870.

Il n'est pas nécessaire d'avoir eu vingt ou trente ans au moment de la guerre de 1870 pour savoir que le plus sûr et le plus puissant auxiliaire des Prussiens fut l'espionnage.

Ce n'est pas à leurs instituteurs, comme on l'a prétendu, qu'ils durent la victoire, c'est à leurs espions.

Ces argus aux milliers d'yeux pullulaient en France, comme les sauterelles en Algérie, mais à l'état latent, sans que rien dénonçât leur œuvre néfaste. Et cette "agence" occulte était si merveilleusement outillée qu'on savait tout à Berlin de notre organisation militaire, alors que, de l'organisation militaire allemande, on ignorait tout à Paris.

En vain, certains patriotes mieux avisés avaient crié casse-cou! Ils avaient eu le sort de Cassandre. Il fallut, pour dessiller les yeux, que les enquêtes provoquées par nos premiers désastres révélèrent qu'il n'était pas une de nos administrations où la pieuvre germanique n'eût étendu ses tentacles et qu'il y avait, notamment sur toutes les lignes de chemin de fer menant du Rhin à la Seine, des chefs de gare nés... sur les bords de la Sprée!

Paris, néanmoins, demeurait sceptique. Il ne se rendit qu'à l'évidence, c'est-à-dire lorsque la cour martiale eut fait fuiller au Champ de Mars deux espions allemands pris la main dans le sac ou plutôt l'œil dans nos secrets! Mais cette évidence détermina parmi les Parisiens une phobie singulière: après n'avoir voulu voir d'espions nulle part, ils virent des espions partout, comme Villain voyait partout des Jésuites, jusque sous son bureau ministériel!

De même que les Anglais accrochèrent dans tous les endroits publics, et principalement dans les gares, cet avis en gros caractères: "Beware of pickpocket!" ils avaient écrit volontiers au coin de toutes les rues: "Beware of spies!"

C'étaient alors les grands jours de la garde nationale: tous citoyens, tous soldats. On nous avait pris tous, qui dans les lettres, qui dans les arts, qui dans l'administration, qui dans le commerce, qui dans l'industrie. On avait fait de tous ces éléments divers une mixture fraternelle destinée à faire l'ornement des remparts et la joie des ticticiens en chambre. On nous avait mis une vareuse sur le dos, un képi sur la tête, des guêtres aux jambes et un fusil à tabatère entre les bras; on nous avait massés sur les places publiques pour y piocher "coram populo" la charge en douze temps; on nous avait casernés dans les postes pour y tenir en respect les pépétatiennes qui, chaque nuit, encombraient les trottoirs, et, enfin, par les rues pour donner la chasse à des espions imaginaires...

C'est à ces héroïques besoins que, dans les premières semaines du siège de Paris, la garde nationale dut employer ses loisirs. Ayant été requis maintes fois pour les exécutions, j'en parle soûl, et vous pouvez m'en croire. Un soir que le poste de la rue Drouot, dont le septième bataillon avait la fourniture, avait été, par nos soins, copieusement pourvu de gibier féminin, nous brûlions, ce bel exploit accompli, de cueillir des palmes nouvelles. Tout à coup, un de ces mouchards volontaires que les lauriers de M. Lecocq entraînaient le soir, et qui fisonnaient à Paris en ces jours de méfiance armée et réciprocque, demanda à parler au capitaine de notre compagnie. — Capitaine, lui dit-il, je tiens une piste...

— Une piste de quoi? — Une piste d'espion, parbleu! — Ah! encore! — Oh! une vraie, cette fois!... Voilà trois jours que je la flaire... trois jours que je me tiens en observation devant le numéro 59 de la rue Lafayette, et que je ne perds pas de vue une fenêtre du sixième étage, tout là-haut, près du ciel!

— Et qu'y voit-on, à cette fenêtre? — Un signal... — Un signal? — Oui... comme je vous vois!

— Et à quelle adresse? — Mais à l'adresse des Prussiens, apparemment! Chaque soir, lorsque les feux sont éteints et qu'il fait noir derrière toutes les fenêtres, seule la fenêtre du sixième demeure éclairée.

— Eh bien? — Eh bien! vous trouvez ça naturel, peut-être? Une lumière qui va, vient, se déplace, se promène... Moi, je vous dis que ce sont des signes convenus!

— Je vous dis qu'il y a là-haut un espion, comme toute la ville en est infestée, qui nous trahit, qui nous vend, qui nous livre!

Cette antienne, nous l'entendions au moins par la vingtaine fois. Mais on s'ôt vainement efforcé de démontrer à ce "vieux bonhomme" que l'entente fenêtrée et l'œil des Prussiens n'y avait toute une ceinture de collines et toute une hauteur des monuments... et que si signal il y avait, c'était tout au plus un signal d'une Juliette à son Roméo, et "vice versa". Il fallait alors, pour n'être pas suspect, pousser la crédulité jusqu'à la bêtise... Et puis, ce dénichement d'espion était un des farouches oratoires de clubs. L'œil pu nous accuser d'incivisme, fulminer contre notre tudeur... Or, paraître tiède était un crime.

— Sergeant, fit l'officier, prenez une dizaine d'hommes, et surveillez ce citoyen! Le sergent prit les hommes qui se trouvaient là. Le hasard — un pince-sans-rire — voulut que les fusiliers Emile Perrin, Raymond Deslandes, Camille du Locle, Auguste Maquet, Edmond Gondinet et votre serviteur fussent de cette partie grotesque. Si l'on avait eu le cœur à rire, quel joli vaudeville ils auraient pu tirer de là!

On se mit en route, le flingot sur l'épaule, et cinq minutes après on cognait au No 59 de la rue Lafayette. Le concierge tira le cordon, et tout ébloui par le bruit des croisées sous le péristyle, mit le nez au vasistas.

— Qui logez-vous au sixième étage? demanda-t-il brutalement. — Je ne sais pas, mon bon monsieur.

— Dis, citoyen. — Le ne sais pas, citoyen!... je ne suis installé que de ce soir, et je ne connais pas encore mes locataires.

— C'est bien... Prends une chandelle et précède-nous dans l'escalier. On gravit silencieusement les six étages, à la suite du concierge qui tremblait comme la feuille. Par le trou d'une serrure, une lumière filtrait. Le clef était sur la porte. Quelle imprudence pour un espion!

— C'est ici! fit le citoyen. Et, faisant jouer le pêne, il entra le premier dans la chambre. Il y avait un lit tout au fond... Dans le lit, un homme jeune encore qui, surpris par cette invasion inattendue, se dressa tout d'une pièce sur ses oreillers... tandis qu'un objet de forme indéfinie glissait, le long du mur, dans la rue.

— Ton nom? vociféra le citoyen à brûle chemise de nuit. L'homme protesta: — De quel droit violez-vous mon domicile? — Pas de phrases? Ton nom? — Johan Schmidt.

— Johan Schmidt! Vous le voyez, citoyens... le nom, le prénom, tout y est... Inutile, n'est-ce pas, de lui demander son extrait de naissance! — Si vous le voulez, je puis vous le fournir... Je suis Parisien... de la rue des Prouvaires...

— Allons donc! Que fais-tu? — Ce que je fais? Rien, pour le moment... Je tenais les livres dans une maison de commerce... Mais le commerce ne va plus, comme vous savez... Et alors... — Alors, on se met au service de la patrie... On entre dans la garde nationale!

— Moi, j'aurais bien voulu... Mais on n'a pas voulu de moi! — A cause? — A cause de ma mauvaise santé. — A d'autres!... Et c'est parce que tu n'as pas la force de tenir un fusil que tu te fatigues à veiller... que tu gardes de la lumière chez toi jusqu'à cette heure

suspecte... A cette heure-ci, tous les honnêtes gens qui ne sont pas aux remparts dorment les poings fermés... — Pourtant, si on ne dort pas, et qu'on veuille lire?

— Ah! tu lis!... Nous allons bien voir!

Là-dessus, violemment, le citoyen écarta le lit de la muraille, et plongea dans la rue, le ramena des profondeurs un livre à couverture grise, louché sans doute au cabinet de lecture voisin. C'était "Les Trois Mousquetaires".

Le livre était ouvert à l'épisode du bastion Saint-Gervais, ou d'Aragnac, Athos, Aramis et Portos s'élevèrent, par leur bravoure, à la hauteur de l'épopée. Quand je vous disais que le hasard était un pince-sans-rire!

Le sergent et ses hommes battirent en retraite, non sans s'être excusés, auprès de l'innocent lecteur, d'avoir prêté les mains à cette sale besogne... Quant au citoyen, tout penaud sans doute d'avoir fait bousculer, il s'était évaporé.

L'aviateur Lefebvre tombe et se tue.

Voici comment est raconté par une feuille parisienne, l'accident dont nous avons parlé à l'époque et à la suite duquel est mort l'aviateur Lefebvre: Depuis quelques jours, l'aviateur Lefebvre essayait deux appareils biplans Wright destinés l'un à M. Schrek, pilote de la société Ariel, l'autre à un étranger, M. Weiss-Mayer.

Le 5 de ce mois, en présence de MM. Michel Clemenceau, Schrek, Kuchlin, constructeur; Poite, pilote; Hubert, ingénieur, ses essais se poursuivaient.

Tout d'abord, l'aviateur s'éleva dans les airs, sur l'appareil de M. Schrek, mais il ne vola que deux ou trois minutes, des "ratés" dans son moteur l'ayant forcé à atterrir.

Après être allé, en compagnie des personnes présentes, se rafraîchir au buffet installé à l'intérieur de l'aérodrome, Lefebvre décida de poursuivre ses essais, à l'aide, cette fois, de l'appareil destiné à M. Weiss-Mayer.

Il était alors sept heures du soir. Le temps semblait absolument favorable: le vent ne soufflait qu'à une vitesse de quatre mètres à la seconde, ce qui est à peu près insignifiant. Minutieusement, l'aviateur examina le mécanisme de l'aéroplane. A deux reprises, il mit en mouvement les hélices; puis, finalement, n'ayant rien constaté d'anormal, il prit place sur le siège, au milieu des leviers de toute dimension.

Avec une merveilleuse souplesse, l'appareil glissa sur le rail et s'éleva dans les airs. Lefebvre paraissait très maître de sa machine; tout-fois, comme il ne l'avait encore que très peu piloté, il manœuvrait avec la plus extrême prudence, ne s'élevant qu'à une faible hauteur.

Depuis dix minutes environ, il était dans les airs, à six ou huit mètres du sol, lorsque, au moment où il terminait son virage, l'appareil, brusquement, sans que rien eût permis de prévoir l'accident, occulta, puis s'abattit aux pieds des amis de l'aviateur rassemblés devant la porte du buffet.

Le chute. L'avant l'enfonça profondément dans la terre, détrempée par les pluies récentes. Un craquement sinistre se fit entendre. Ailleurs, les témoins se précipitèrent au secours du malheureux aviateur.

Parmi les débris enchevêtrés de l'aéroplane, M. Lefebvre gisait étendu sur le dos, les pieds contre le mur et la tête prise sous un amas de morceaux de fer et de bois.

Il ne donnait plus signe de vie. De sa tempe gauche s'échappait un mince, un très mince filet de sang. C'était la seule blessure qui fut apparente sur tout son corps. On plaça l'infortuné jeune homme sur un matelas et on le transporta à l'infirmerie de l'aérodrome. M. Michel Clemenceau se rendit en toute hâte, en automobile, à Juvisy, d'où il ramena un médecin et un pharmacien. Comme le blessé respirait en-

core, on lui fit des injections de caféine. Hélas! tout fut inutile... M. Lefebvre ne tarda pas à expirer, sans avoir repris ses sens.

Afin d'empêcher la foule qui s'était amassée sur le terrain d'approcher des restes de l'appareil, des gendarmes furent requis qui, toute la nuit, demeurèrent sur les lieux.

On suppose que, dans sa chute, qui fut vertigineuse, Lefebvre aura heurté, de la tête, soit l'une des hélices, soit une pièce métallique et qu'il aura été assommé.

ULLMO AU BAGNE.

Par le paquebot "Pérou", qui vient d'arriver de Colon, du Venezuela et des Antilles, on a des nouvelles du traître Ullmo. Le déporté mene à l'île du Diable une existence qui n'est pas sans douceur. Il est confortablement logé, il a un domestique pour le servir; à son ordinaire ne figurent que des conserves de marine et des vins excellents. Ullmo, qui reçoit de sa famille une mensualité de 300 francs, s'adonne à l'élevage de la volaille. L'ancien officier paraît avoir pris son parti de sa captivité et jouit d'une bonne santé.

Le déporté ne se montre pas toujours commode. A maintes occasions et sur plainte par lui formulées, l'administration pénitentiaire a dû sévir contre le personnel attaché à son service. Il écrit durant une partie de la journée. Le reste du temps il demeure en contemplation ou en rêverie devant l'Océan.

DEPECHEES Télégraphiques

Aviateur tué. Boulogne-sur-Mer, France, 22 septembre. — Le capitaine Feber, de l'armée française, a été tué ce matin près de Boulogne, en faisant des expériences d'aviation.

L'aéroplane sur lequel il était monté s'est renversé et est tombé sur le sol d'une hauteur de cinquante pieds. M. Feber a été tué sur le coup.

Les Espagnols au Maroc. Madrid, 22 septembre. — Des dépêches officielles de Melilla annoncent qu'un détachement espagnol s'est emparé des villages de Isch et de Tandert après avoir fait subir de fortes pertes aux Marocains.

Les pertes du côté des Espagnols ont été de 10 tués et 70 blessés.

Voyage aux Etats-Unis. Berlin, 22 septembre. — M. Bernhard Dernburg, secrétaire des colonies de l'empire d'Allemagne, s'embarquera demain pour New York, à bord du vapeur "Cleveland". M. Dernburg a l'intention de faire un long séjour dans le sud des Etats-Unis, afin d'y étudier la culture du coton.

Le ministère des colonies fait depuis quelques années des expériences de culture de ce textile dans le Togoland et le Cameroun, et a l'intention de leur donner dorénavant un plus grand développement.

THE AMERICAN FINANCE & INVESTMENT COMPANY

CAPITAL - - - \$300,000.00. GALLIER J. CAPDEVILLE, Président. A. J. DOUGLAS, Vice-Président. 636 Madison Blanche. Phone Main 4389. Nouvelle-Orléans. En vertu de son charte conforme aux lois de la Louisiane, cette Compagnie est autorisée à faire toutes affaires se rattachant à la propriété foncière, aux actions, bonds et autres valeurs mobilières et immobilières, à emprunter de l'argent, à négocier et vendre des propriétés mobilières et immobilières, à agir comme "trustee", agent dans les liquidations ou comme receiver ou liquidateur, à servir de dépositaire et à garantir la valeur de la propriété et des comptes. La Compagnie fournit à ses clients un cautionnement pour la fidèle exécution de ses travaux.

Le Gouverneur Johnson sera exposé au Capitole.

St. Paul, Minn., 22 sept. — Un des tribuns les plus renommés qui aient jamais été rendus à un homme public au Minnesota a été accordé au gouverneur Johnson aujourd'hui.

Des que sa mort a été publiquement annoncée par le tintement des cloches à Rochester, toute l'activité publique habituelle a été abandonnée. Les banques, magasins et bureaux ont été fermés, et un drapé les édifices de crêpe noir et pourpre.

Le corps du gouverneur Johnson a été escorté à St Paul par une foule de citoyens. Sur le train était Mme Johnson, quelques-uns de ses amis personnels, des fonctionnaires d'Etat et des amis de feu le gouverneur.

Quand le cortège a défilé sur la rue conduisant à la gare les membres de l'escorte se sont alignés nu-tête de chaque côté de la chaussée. Les centaines de personnes qui entouraient le dépôt ont donné les mêmes marques de respect. Le maire Thompson avait proclamé ce jour un jour de deuil public. Les porteurs étaient le maire et les conseillers.

Sur toute la route menant à St. Paul les drapeaux étaient à mi-mât et les bâtiments étaient drapés de crêpe. A St Paul le train était attendu par des détachements de toutes les compagnies locales de la Garde Nationale et une escorte de police. Malgré une pluie battante des milliers de personnes ont assisté au défilé du cortège jusqu'au capitole d'Etat. Le corps a été exposé dans la rotonde du Capitole où il restera jusqu'à demain après midi.

Le Rév. J. I. Lwlor, chapelain de l'état-major du gouverneur, conduira le service religieux au capitole, demain après-midi. Jeudi, le corps sera transporté à St Pierre où les dernières cérémonies presbytériennes auront lieu. L'officiant sera le Rév. R. J. Clarke. L'inhumation aura lieu au cimetière de famille à St Pierre, où le gouverneur Johnson reposera à côté de sa mère.

L'ouragan est actuellement sur les Grands Lacs.

Louisville, Ky., 22 septembre. — L'ouragan tropical qui s'est abattu lundi sur la Nouvelle-Orléans et sur la côte du Golfe, menace à l'heure actuelle la région des Grands Lacs, mais paraît avoir beaucoup perdu de sa violence. Le Bureau météorologique rapporte que le vent à Detroit a atteint une vitesse de 34 milles à l'heure et de 24 milles à Chicago.

L'ouragan en quittant la côte du Golfe a suivi la vallée du Mississippi, se dirigeant presque en ligne droite vers le nord. Les communications télégraphiques, qui avaient été interrompues pendant près de 30 heures, sont maintenant entièrement rétablies avec le sud.

Domages à Gulfport. Gulfport, Miss., 22 septembre. — Les services de la Gulf and Mississippi Traction Company ont été détruits sur plusieurs points par l'ouragan de lundi dernier. Les dommages sont estimés à plus de 50 000 dollars et il s'écoulera plusieurs jours avant que les services des trains ne puissent être rétablis.

Quel accueil les confrères ont-ils fait à l'explorateur triomphant? — Mais un accueil de circonstance, un accueil glacial.

Jackson Brewing Co.
Notre Bière Bohémienne Jackson
PURE FOOD BEER
Ne contient que 3 1/2 O.O. A. A. par gallon...
RUES DECATUR ET JEFFERSON.
Lawrence Kazanek, Président. A. J. Damsel, Vice-Prés.
Geo. Ostling, Sec. Trés. Jos. Melcher, Sec. Trés. adj.

LAZARD'S
Nous Avons Emménagé
dans notre Nouvel Etablissement, 718-720
rue du Canal, le Magasin de Linge le plus
moderne au Sud.

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix
de leurs articles et la loyauté dans leurs
transactions commerciales.
Vêtements confectionnés, Chapreaux et Articles de toilette pour
messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dupuy et Bienville, à deux lieues de la rue du Canal, 5me District
dim mar les

Certains Pianos
Vendus à \$4.00 et \$5.00
par mois chez
GRUNEWALD
Pianos achetés, réparés, accordés, polis, échangés, etc.

William Frantz & Cie.,
1014 Rue St. Basile
Station de l'Union.
JOAILLIERS ET OPTICIENS.
Marchandises en Argent Véritable et en Or Massif. Inspecteurs Autorisés des Montres de Chemins de Fer. Prompte attention accordée aux demandes et commandes par la poste. Attention Spéciale Appellée sur les Départements de Réparations.
149 RUE CARONDELET. NOUVELLE-ORLEANS, LA 20 sept.

F. A. BRUNET,
IMPORTATEUR DIRECT.
HORLOGES, BIJOUTIER, JOAILLIER.
313... RUE ROYALE... 313
ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE
La Belle Grande et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans.
Venir visiter et vous rendre compte par vous-même de nos prix de nos marchandises. Les ordres de la campagne sont sollicités.
PHONE MAIN 4389.

AU PUBLIC
Les acheteurs de la ville et de la campagne ayant besoin d'un des articles dont se compose notre stock, feront bien de venir examiner notre assortiment avant de s'adresser ailleurs. Celui-ci comprend des GLACES FRANÇAISES et ALLEMANDES, avec cadres dorés ou cadres en noyer ou ébène, de toutes grandeurs et de tous les genres; de GRAVURES, cadres pour tableaux et portraits; de STORES, corniches, embrasses, albums, étagères, ornements de fantaisie, statues en bisque et bronze, vases, bibelots, accessoires, etc., etc. Nous appelons particulièrement l'attention du public sur la grande variété des articles que nous avons en magasin et sur notre importation de GLACES FRANÇAISES pour cheminées et pour panneaux. Nous sommes les seuls possédant un véritable entrepôt de glaces à la Nouvelle-Orléans. Notre établissement est le plus vaste qui existe dans le Sud et est l'égal de n'importe quel autre aux Etats-Unis. Nous pouvons donc vendre à meilleur marché qu'aucune autre maison de la ville faisant le même genre d'affaires et prétendant s'y connaître. Il n'en existe pas d'ailleurs qui en fasse une spécialité comme nous. Nous espérons que les acheteurs feront leur profit de ce que nous venons d'exposer.
Oscar Uter, Successeur de **L. UTER HEIRS.**
Nos 222 et 235 RUE ROYALE.